

Supplément  
V-1

# Le Flambeau



**1951**

***dixième anniversaire***

## TABLE DES MATIÈRES

Editorial, <i>par le Rédacteur</i> .....	5
Renan, était-il Judéophile ? <i>Par Maurice Lamm</i> .....	6
Napoléon et le Sanhédrin, <i>par Joseph Erushalmy</i> .....	10
L'Ecole Rabbinique de France, <i>par Salomon J. Kohn</i> .....	12
Esquisse de Jacques Halévy, <i>par Gilbert S. Rosenthal</i> .....	14
Variations sur un thème en S mineur, <i>par F. Weindling</i> .....	15
Les influences bibliques sur Emile Durkheim, <i>par S. Wexler</i> .....	16
Marcel Proust nous dépeint une famille juive, <i>par T. Kronengold</i> .....	19
Poème, <i>par Jules Ebrman</i> .....	24
Bernard Lazare — Une biographie, <i>par Philip Silverstein</i> .....	24
— Le Paria dans Le Fumier de Job, <i>par Arthur Abramson</i> .....	26
Bibliographie de quelques œuvres françaises traduites en hébreu, <i>par Jack Adelman</i> .....	28
Le Juif moderne d'après "Israël" de Henry Bernstein, <i>par Charles Spirn</i> .....	30
Réflexions sur l'Art et le Judaïsme, <i>par Norman Lamm</i> .....	36

# *le flambeau*

*la publication française de*  
YESHIVA UNIVERSITY



CONSEILLER  
Professeur Sidney D. BRAUN



RÉDACTEUR EN CHEF  
Jules EHRMAN



RÉDACTEUR ASSOCIÉ  
Jack ADELMAN



Washington Heights  
New York 33, N. Y.

son adultère, il est châtié par son fils et finalement vaincu, demeurant seul comme son peuple. Cependant, arriviste qu'il est, il continuera probablement à avoir ses succès, alors que le fils qu'il admirait même en champion antisémite est une figure tragique. Nous rejetons naturellement son antisémitisme aussi grossier que celui des autres gentlemen s'adonnant à ce jeu. Mais s'il y a de la vérité dans la remarque de Gutlieb que "pour persuader à 38 millions de chrétiens que la présence, parmi eux, de 60,000 juifs constituait un péril national, pour annoncer cette parole incroyable, il fallait la force et la passion d'un juif ! . . ." et que : "d'ailleurs, les apôtres de tout temps, nous nous sommes chargés de les fournir" (Acte III, scène 3), la réaction de Thibault, ou plutôt son conflit irrésolu, est une condamnation d'un dualisme déchirant rendu aigu par la virulence de son antisémitisme. Pierre Gilbert<sup>12</sup> qui donne à l'œuvre de M. Bernstein une valeur apologétique (que nierait M. Bernstein) et nationale : "Elle ne fait

<sup>12</sup> Pierre Gilbert, *La revue critique des idées et des livres*, (Janvier-mars 1912), p.445.

qu'exalter le génie, le courage d'Israël," caractérise ainsi le thème de cette pièce : "Dans cette pièce qui prétend aborder et résoudre la question juive, M. Bernstein n'a su poser aux antisémites que cette riposte qu'il faut bien appeler d'un bouc orgueilleux : le juif Gutlieb a été beau, il a été aimé de la duchesse de Croucy et Thibault de Croucy, aujourd'hui jeune chef des antisémites, est le fruit de leurs amours ; le sang juif qui coule dans ses veines pouvait seul rendre quelque vigueur à une cause désespérée, à un parti perdu." Cependant l'histoire a trouvé et trouvera d'autres voies pour résoudre la question juive. Et cette pièce, par ses côtés affirmatifs, présage peut-être une nouvelle attitude plus positive envers ce peuple de la part de ses fils assimilés. Car, après tout, chaque collectivité religieuse ou nationale a son rôle à remplir dans la symphonie de l'humanité et, pour cela, comme disait Polonius à son fils Laertes : <sup>13</sup>

"This above all: to thine own self be true,  
And it must follow, as the night the day,  
Thou canst not then be false to any man."

<sup>13</sup>Shakespeare, *Hamlet*, Acte 1, scène 3.



## Réflexions sur l'Art et le Judaïsme

Par NORMAN LAMM

C'EST à une époque relativement récente que des avocats enthousiastes de la "Civilisation juive," de tendance reconstructionniste, nettoyant leurs yeux de la boue de la bataille contre la Tradition, furent bouleversés légitimement par ce qu'ils ne voyaient pas. La carence alarmante de créations artistiques, surtout dans les arts plastiques et visuels, dans l'histoire du génie juif, a quelque peu sapé leur assertion basique que le Judaïsme est une "civilisation" fondamentalement laïque ou régularisée. Mais les mouvements, comme les individus, aiment la vie et s'y accrochent avec grande ténacité. Le seul moyen de ne pas se soumettre était d'entreprendre une campagne qui avait un double but: d'abord, intéresser les

juifs aux œuvres des artistes créateurs juifs, chose louable en soi, et, deuxièmement, montrer au monde que nous avons toujours été un peuple esthète et que même les Sages anciens, ces législateurs subtils, doués pour la complexité, ont ordonné l'appréciation esthétique au peuple.

Or, on ne peut pas faire objection à ce que ces gens expriment leur admiration esthétique pour les peintures de certains artistes juifs. C'est entièrement une question de goût; personnellement, je préfère van Gogh. Mais lorsque ce chauvinisme culturel s'avance sur la terra firma de l'histoire et du document il s'expose nécessairement à l'examen minutieux d'ordinaire réservé aux faits objectifs. Les avocats de l'Art juif s'appuient en grande partie sur des cérami-

ques excavées, en particulier quelques objets religieux faits avec habileté, tels qu'un candélabre, une coupe, etc. En voyant l'importance attribuée à ces objets déterrés, on est amené à croire que la version "Art Juif" de la Bible est : "Le Pot des Céramiques tu craindras et tu Le serviras". Cependant cette confusion erronée des termes habileté et art, et cette apothéose des objets d'art impersonnels de siècles passés ne sauraient embarrasser l'observateur sérieux. La contention centrale, sur laquelle ces gens s'appuient pour la preuve documentaire, qui est faite pour augmenter la pression sanguine de n'importe quel observateur sérieux, c'est leur interprétation généreusement erronée de textes talmudiques. Ce passage infortuné, cité dans plusieurs tomes du Talmud, est tiré de la Mehilta, et je le cite in toto. La traduction littérale du passage serait: "C'est mon Dieu et je veux Le glorifier (Exode XV, 2) Pare-toi devant Lui avec les Commandements; fais, devant Lui, une belle SUKKAH (cabane), un beau LULAB (branche de palmier), un beau SHOFAR (corne de bélier), de belles TZITZIT (franges), un beau SEFAR TORAH (rouleau de la Loi) (et inscris le contenu approprié) avec une belle encre, une bonne plume fais-le faire par un scribe habile, et enveloppe-le de belle soie".<sup>1</sup>

C'est ce passage que les enthousiastes de l'Art Juif ont saisi pour appuyer leur thèse que le Judaïsme, ou la "civilisation juive," dans leur jargon, ne met pas moins l'accent, ou peut-être le met d'avantage, sur les arts, que les autres civilisations. Ce commandement qui ordonne de faire une belle corne de bélier, disent-ils, ou de belles franges, n'est-il pas une preuve de la haute considération que nos Sages d'il y a environ 2.000 ans accordaient à des valeurs essentiellement artistiques?

Mais montrons maintenant, par une explication simple et vraie du texte et de sa

<sup>1</sup> La traduction du passage biblique est celle de Soncino. Rashbam traduit par "embellir." La différence est décisive, comme le verra le lecteur.  
<sup>2</sup> Sukkah, 33a.

relation contextuelle au cours principal de la pensée de la Mehilta, ce que les Rabbins ont réellement voulu dire.

La proposition révèle déjà le sens de la citation: "pare-toi devant Lui avec les Commandements," et *non* pas "pare les commandements." Le centre de gravité, ainsi, n'est pas l'objet impersonnel employé pour accomplir la fonction de l'observance des commandements de D-eu, mais l'être humain subjectif, l'Homme, qui s'embellit par l'observation de ces commandements. Il faut alors comprendre le reste du texte à la lumière de cette introduction. Le Judaïsme, surtout la Halacha n'a jamais pu reconnaître le dualisme qui fait la distinction entre l'acte fait sur un objet impersonnel, et l'homme qui accomplit cet acte. L'objet du commandement divin n'a pas de valeur et est dépourvu de signification si l'élément humain n'entre pas dans le cadre des choses. C'est la dévotion de la personne, l'intérêt, la sincérité qu'elle met à accomplir l'acte religieux, qui prêtent à cet acte une signification religieuse. Autrement, son acte devient une idolâtrie modifiée et l'objet de son acte un fétiche religieux. La magie, sous cette forme, est l'antipode du vrai monothéisme et en tant que tels les deux ne peuvent pas coexister harmonieusement dans les limites du Judaïsme. Quel est, alors, le sens du "na'eh" hébreu qu'emploie la Mehilta? Nous allons montrer qu'il ne se rapporte pas primordialement à l'objet du commandement mais, plus proprement, aux énergies religieuses de l'être humain qui agit.

"Une belle SUKKAH". On supposerait que cela indique une construction élégante pourvue des plus beaux projets architecturaux. Cependant, si elle a plus de vingt coupées de haut, ou si le toit en est trop compact pour permettre une vue sur les cieux, ou si elle ne répond pas à plusieurs douzaines d'autres prescriptions qui n'ont aucun rapport avec sa qualité esthétique, elle est impropre à l'usage religieux, qu'elle soit dessinée par un Wright ou par un simple

maçon. L'aspect traditionnel de la Sukkah, comme le savent ceux qui ont eu l'occasion d'en voir une, n'est sujet à provoquer des passions esthétiques en personne. La règle se rapporte-t-elle alors aux ornements et aux décorations plutôt qu'à la cabane même? En un sens, oui. La Tosefta, Sukkah Chap. I, énumère ces ornements et les plus importants d'entre eux sont: des fioles de farine, d'huile et de vin comme symboles des offrandes dans le Temple. C'est de la "beauté" non au sens artistique mais plutôt symbolique, bien plus, juridique, représentant ce peu en plus de l'accomplissement absolu de certaines prescriptions minimales. Il en est de même des autres objets que la Mehilta nous commande d'"embellir". Un "beau" lulab désigne ainsi un lulab dont les feuilles sont attachées ensemble,<sup>2</sup> définition qui n'appuie pas la thèse des enthousiastes de l'Art Juif. On peut montrer de façon semblable que les Rabbins du Talmud appliquaient le concept du "na'eh" de la Mehilta aux autres objets religieux mentionnés dans le texte ci-dessus de la même manière — comme une limitation légale, une estimation quantitative de ce qu'il faut faire dans cette marge de l'acte ou du culte religieux en plus du minimum. La traduction de "na'eh" n'est donc ni "artistique" ni "beau" dans leur sens esthétique; sa définition et sa traduction précises défient toute réduction simplifiée en un seul mot — elles exigeraient tout un livre!

*L'art pour l'art. Un Exercice de Nihilisme.*

La défense d'une attitude juive positive envers la doctrine de "l'art pour l'art" échoue nécessairement. Il semble qu'il n'y ait absolument pas de sources pour l'affirmation d'une vue qui justifie l'art sans *telos* externe, alors qu'il y a des indications, sinon des témoignages documentés, du fait que la personnalité juive, cette gestalt qui s'élève de la littérature juive composée vieille de 4000 ans, rejeterait une explosion d'extase presque religieuse dont les éner-

gies sont concentrées sur des projets qui n'affectent pas, du moins aucunement en proportion de l'énergie dépensée, la conduite éthique ou morale.

Un dix-neuvième blasé, et, pour une grande part, le vingtième siècle, étaient empoisonnés par le dogme que l'art était trop sacré pour être souillé par une théologie autre qu'une auto-théologie. Dans l'arène contemporaine nous assistons maintenant à un harnachement des arts — et de la science aussi! — pour des fins de propagande politique. Les observateurs occidentaux ne savent que penser, à juste titre, des mobiles soviétiques, essayant de voir si ces mesures rigoureuses sont basées sur une stupidité pieuse et la surestimation de la puissance "politique" de la musique, de l'art et de la science, ou causées par un chauvinisme prosaïque et fanatique; comme témoin, par exemple, la discussion actuelle parmi les biologistes sur le point de savoir si, en termes simples, Lisenko est un charlatan ou un imbécile chauviniste. La différence de positions est révélatrice, principalement parce qu'elle démontre deux faits intéressants et complémentaires: d'abord que l'art *peut* avoir une signification et une influence extra-artistique, et, deuxièmement, que si sa raison d'être primaire est externe, il est vraiment faible et de peu de valeur. Ceci posé, nous aurons peut-être plus de facilité à formuler envers l'art et "l'art pour l'art" une attitude qui s'incorporerait aux vues et à la weltanschauung générales de la personnalité juive.

Si, effectivement, l'art est primordialement une matière à plaisir sensuel raffiné qui, bien qu'incapable d'avoir une influence étendue sur la conduite, a une certaine capacité définie d'enseigner, aussi bien que de corrompre, des valeurs morales, éthiques et même sociales, l'art alors se range dans la catégorie de la nourriture, de la boisson et du plaisir sexuel; et alors le problème de la vue juive de l'art est réduit à l'attitude envers les autres éléments dans la même catégorie. Les Ecoles juives, tout en n'étant pas dogmatiquement égales dans

leur opinion, sont néanmoins extrêmement libérales dans leur acceptation des plaisirs sensuels comme faisant partie du cadre de la Nature. Il n'y a certainement jamais eu de culte des expériences sensuelles *per se*; ceci élimine automatiquement la doctrine de "l'art pour l'art" pour la considération de son assimilation au Judaïsme. Mais les philosophes espagnols juifs du Moyen-Age, en particulier Yéhuda Halévi dans son "Kusari," furent implacables dans leur condamnation de l'ascétisme qui commençait à s'infiltrer dans la pensée juive à cause d'influences étrangères. Pourquoi ne jouirait-on pas de la nourriture? En fait, le Juif récite une bénédiction spéciale pour la nourriture sans en faire nécessairement un sacrement. Plus tard, le Hassidisme devait prêcher que manger et boire étaient un accomplissement d'une fonction de l'homme ordonnée par D-eu, et que la joie de la danse et du chant était une forme de l'adoration de D-eu. Le Zohar, source de la Kabbalah, auquel le Hassidisme a fait des emprunts si substantiels, enseignait <sup>3</sup> l'accomplissement *joyeux* d'une obligation religieuse dans la cohabitation légitime. Le Judaïsme adopterait ainsi une attitude essentiellement naturaliste envers l'art, et ceci signifierait un refus de la doctrine de "l'art pour l'art" qui place l'art au-dessus d'une théologie externe. L'art serait accepté comme faisant partie du grand panorama de la vie, ni condamné ni adoré, encouragé là où il peut rehausser la conduite éthique, et toléré là où il se trouve intraverti. L'art ne devient un facteur significatif dans la littérature juive que lorsqu'il sort de sa coquille et fait face au monde autour de lui. La Bible félicite <sup>4</sup> Bézalel en appelant son œuvre "melébeth mahchéveth" ce qui veut dire, "une œuvre de pensée" et fait mention du fait <sup>5</sup> que Bézalel, afin d'accomplir sa tâche d'habileté et d'art au service de D-eu, était rempli de "l'esprit de D-eu, en sagesse, entendement, et en savoir,

et en toute manière de travail". Ce tableau est quelque peu différent de celui de l'artiste typique fréquentant Greenwich Village ou les cafés parisiens! La seule autre attention importante accordée à l'art dans les annales de l'histoire juive fut l'invective lancée contre lui par les Prophètes quand il prostitua la Beauté en en faisant la servante de l'idolâtrie. Autrement, l'art, à cause de son impotence essentiellement éthique, a presque subi une négligence historique totale dans les chroniques de la pensée juive.

### *La Mythologie et le Juif*

L'étroite relation de la mythologie avec l'art, presque leur identification, est une relique de la période helléniste. Plus exactement, ce n'est pas une relique mais une momie vivante ressuscitée, pour autant que nous pouvons en juger dans le cas de l'Émancipation contre Le Ghetto, par le souffle imposé par le vent d'un modernisme juif qui a essayé d'établir un front d'attaque dans la communauté juive en invoquant les muses de la Grèce classique. Quelque part juste au-dessous du seuil de la conscience des anti-traditionalistes il y avait la pensée que l'on peut porter le coup le plus fort à la Tradition en se servant d'une arme qui a menacé si sérieusement les Phariséens il y a 2000 ans — un Hellénisme revu et moderne. Ernest Renan a déjà fait remarquer le truisme que l'absence de mythologie dans le Judaïsme peut s'expliquer par l'impossibilité de concilier la mythologie avec le monothéisme. Une attaque contre le Judaïsme traditionnel fut ainsi entreprise par la tentative stratégique de substituer les valeurs diminutives de la mythologie (et l'idolâtrie à laquelle elle est inextricablement liée) aux valeurs sublimes et universelles du monothéisme éthique juif, en superimposant au judaïsme les qualités esthétiques d'un système religieux polythéiste lequel, bien qu'opposé aux idéaux religieux même du plus libéral des mouvements libéraux juifs, devait être assimilé si les Juifs désiraient garder leur "démocratie culturelle".

<sup>3</sup> Voir "Zohar : Le Livre de Splendeur", p. 36, choisi et édité par Gershom G. Scholem, Schocken Library, N. Y.

<sup>4</sup> Exode XXXV, 33.

<sup>5</sup> *ibid.*, 32

Le premier de ces mouvements libéraux avait le désir sincère de respecter les personnalités historiques — non comme personnes, cependant. La critique "scientifique," en particulier une critique "plus élevée" de la Bible, amena les premiers libéraux à grader le cadre de l'histoire juive mais à enlever les personnes véritables qui y sont engagées pour en faire des figures mythiques avec le résultat que, par exemple, l'ombre mythique de Moïse et le Moïse réel de chair et de sang luttent constamment pour la suprématie dans la conscience historique du Juif libéral. Il est presque pathétique d'observer la confusion à laquelle s'exposent ces gens, et leur indécision presque neurotique, lorsqu'ils luttent avec beaucoup de figures historiques en tentant de découvrir leur réalité ou leur existence mythique. Les littérateurs socialistes de gauche contemporains en Israël, qui forment décidément une minorité, sont arrivés à des conclusions plus intéressantes. Azai rapporte dans le bihebdomadaire hébreu "Hadoar"<sup>6</sup> qu'à une réunion récente de la Ligue des Auteurs (Agudat Ha'soferim) à Tel Aviv, un jeune romancier, Moshe Shamir, intellectuel de gauche qui se meut dans l'orbite de Mapai, était d'avis que la nouvelle littérature d'Israël se séparât de l'Histoire juive et "créât ses propres mythes". Il rejetait tout retour aux origines et aux sources juives, les "vieux mythes" ne pouvant fournir de sujets appropriés aux écrivains modernes. Ce que Shamir voulait dire par de "nouveaux mythes," Azai ne

le dit pas. Mais le processus qui a conduit à de telles conclusions est plus clair. Les premiers mouvements anti-traditionalistes superposaient la mythologie, avec ses qualités esthétiques aussi bien qu'antithéistes, à l'histoire juive. Lorsqu'un mouvement fort de gauche, qui converge vers un prolétariat international pour les sujets, déracine le passé juif en le séparant du Juif, en déclarant son histoire nulle et sans signification, il ne lui reste rien que la mythologie et ses deux aspects — l'antithéiste ou anti-judaïque, et l'aspect esthétique. Un peuple a besoin d'une histoire; et quand elle lui est refusée par les ordres d'un principe politique, il doit se saisir de ce qui reste — dans ce cas la mythologie. Quelle pauvre caricature d'une histoire réelle!

On a dit souvent, par rapport au Judaïsme ainsi qu'à d'autres religions, que le mythe est proche du cœur de la religion. Si ceci est vrai du Judaïsme ou non demeure discutable. Mais assurément ce serait une grossière erreur que d'admettre que le mythe est le cœur du Judaïsme. Insister sur une telle identification serait dépouiller le Judaïsme de ses nobles éléments apocalyptiques, réduire la Halacha, la morale et les mœurs juives à une existence d'ombre et refuser au Judaïsme son hypothèse la plus dynamique — à savoir que ce monde n'est pas une illusion mais une réalité irréductible dans laquelle l'individu et la société doivent tendre tous deux vers les idéaux messianiques de justice, de paix et de charité.

<sup>6</sup> Hadoar, vol. XXX, No. 8, 1950.

